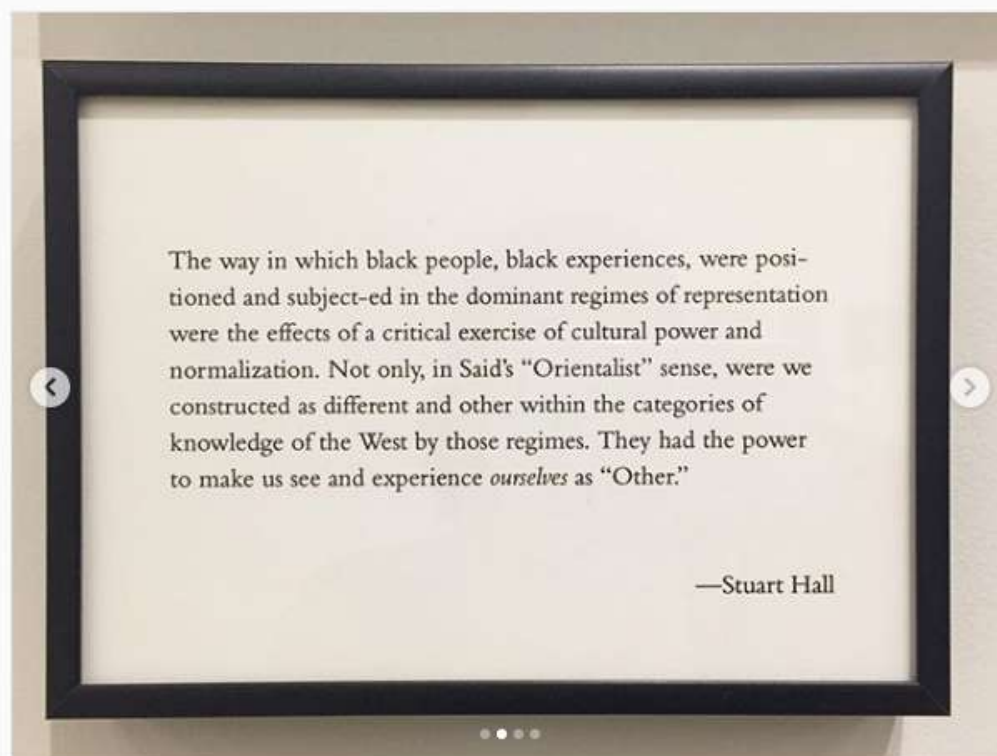




... Isn't it interesting that the photographers always come just when the tribe is dying out? So too with the "celebration" in these Mapplethorpe pictures of black men. Better catch them before they die out.

—bell hooks



ketoile • [S'abonner](#)

Solomon R. Guggenheim Museum



Black 2000s, 1992-2017, 100% acrylic  
Sepuya, "Darkroom Mirror," 2017.  
[#implicittensionsmapplethorpenow](#)  
[#glennlignon](#) [#paulmpagisepuya](#)  
[#robertmapplethorpe](#)  
[#guggenheimmuseum](#) [#photography](#)

7 sem



pagmi 

7 sem 1 mention J'aime Répondre

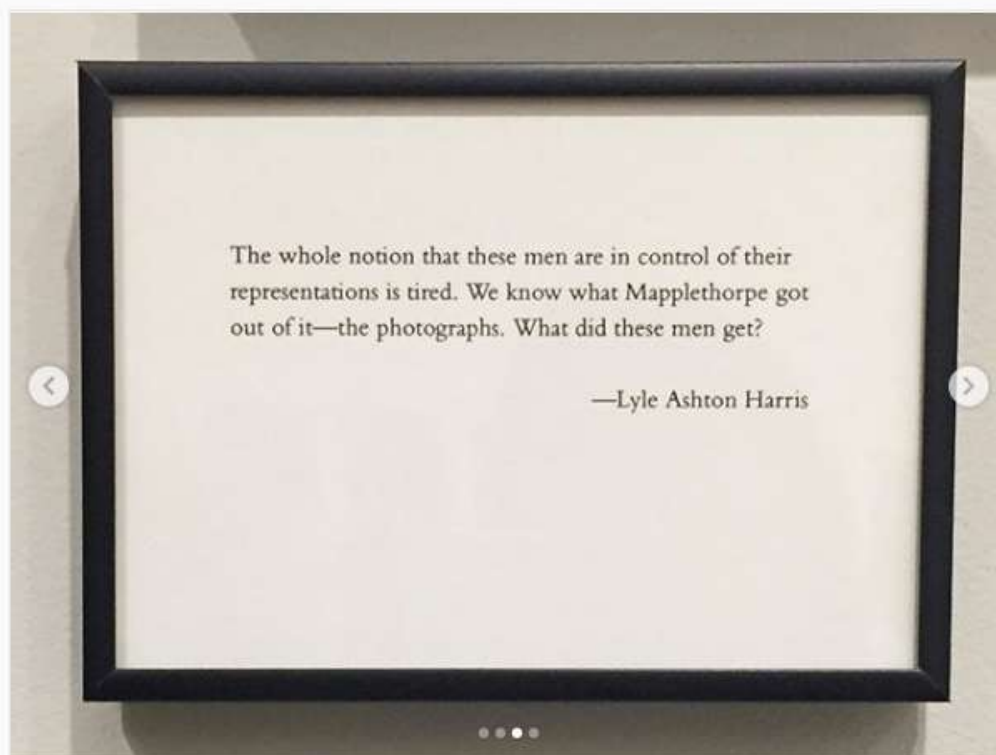
 Afficher les réponses (1)



21 J'aime

24 AOÛT

Connectez-vous pour aimer ou commenter.



ketoile • [S'abonner](#)

Solomon R. Guggenheim Museum

Black 2001-2002, 120x120 cm  
Sepuya, "Darkroom Mirror," 2017.  
[#implicittensionsmapplethorpenow](#)  
[#glennligon](#) [#paulmpagisepuya](#)  
[#robertmapplethorpe](#)  
[#guggenheimmuseum](#) [#photography](#)

7 sem



pagmi

7 sem 1 mention J'aime Répondre

Afficher les réponses (1)



21 J'aime

24 AOÛT

Connectez-vous pour aimer ou commenter.

# Quand les opinions tuent aussi

Au Brésil, de nombreux journalistes et éditorialistes TV se qualifient d'« experts en opinion ». Leur fonction consiste à donner leur « opinion » sur les sujets les plus variés, même s'ils n'ont pas la moindre idée de ce dont il s'agit. Pour faire une critique pertinente, il vaut mieux bien connaître son sujet, non ? Bien sûr, on ne peut tout savoir sur tout, mais quand quelqu'un se propose de parler sur un sujet, il devrait le connaître un minimum, ou avoir l'humilité de reconnaître qu'il doit encore l'étudier – ne sommes-nous pas en constant apprentissage ? Néanmoins, l'expert en opinion s'en fiche et se drape dans une posture révoltée et assujettissante.

Nous, féministes et militantes de la lutte antiraciste, sommes souvent confrontées à ces « experts ». Dès que l'on parle des inégalités existantes ou des violences faites aux femmes et à la population noire, ils nous assènent leurs opinions dénuées de fondement. Devant les études et les enquêtes qui montrent la carte de la violence au Brésil, l'« expert » affirme simplement que c'est faux, un point c'est tout. Peut-être parce qu'il ne voit pas ? Il n'envisage même pas la possibilité d'être myope. Et

quand nous argumentons encore patiemment, que nous lui montrons les faits et les chiffres, alors le débat dégénère. On nous appelle « féminazis », « pleurnicheuses », « victimistes ». Parce que nous débattons de faits sociaux.

Quand un individu vient avec son *moi-je-pense-que*, je lui demande généralement : « Sur quelles sources vous basez-vous pour dire cela ? » Souvent, la réponse est : « Je pense que c'est ainsi, et c'est mon opinion ». J'ai très envie de lui répondre : « Très cher, je peux croire que je suis Alice Walker et que j'ai écrit *La couleur pourpre*, mais cela ne change pas le fait que je ne le suis pas. »

L'individu qui pense que le racisme n'existe pas au Brésil ne change pas le fait que, en 2013, les noirs gagnaient 54,7% du salaire des blancs, selon l'étude de l'IBGE. Cela ne change pas le fait que l'assassinat de jeunes noirs au Brésil est 2,5 fois plus élevé que celui de jeunes blancs, selon la *Carte de la violence de 2012*<sup>1</sup>. Ou que la majorité de la population noire est pauvre à cause de l'héritage de l'esclavage. Ou que les femmes noires composent encore la majorité des employées domestiques et sont en bas de la pyramide sociale.

L'individu qui pense que le machisme n'existe pas au Brésil ne change pas le fait que, toutes les cinq minutes, une femme est agressée, selon la même *Carte de la violence*. Des femmes qui meurent pour le simple fait d'être femmes. Être critique est une chose, la malhonnêteté intellectuelle en est une autre, et il est impossible de débattre avec des contre-vérités. Sans parler que cela montre un manque de respect évident pour les chercheurs, et ceux qui militent et qui vivent les oppressions dans leur chair.

Comment quelqu'un peut-il vouloir une légitimité pour

<sup>1</sup> > les chercheurs qui ne sont pas dans la data et ne se basent pas sur des données. Donc seurrent eux même concernés  
[www.mapadaviolencia.org.br](http://www.mapadaviolencia.org.br)

parler sur un thème qu'il ignore ? Nier des faits sociaux pour imposer son opinion traduit un sérieux problème de mégalomanie. Ou un syndrome de privilégié... Ce qui m'inquiète le plus, c'est que l'individu ne se soucie même pas de savoir si son opinion a un rapport avec la réalité ou si elle ne fait que diffuser des préjugés. Comme je l'ai lu l'autre jour sur Internet : « Votre opinion ne change pas les faits, mais les faits devraient changer votre opinion. »

Cependant, il y a plus préoccupant que tous les *moi-je-pense-que* : la perpétuation des violences qu'ils charrient. Aucun problème à préférer les spaghettis aux gnocchis, la glace à la fraise plutôt qu'au chocolat, ou à avoir des styles et des personnalités différentes. Les gens sont divers, et c'est tant mieux. Cependant, quand on parle de justice sociale ou des droits des individus, penser quelque chose sans aucune base est léger – pour ne pas dire plus. On parle de vies humaines, là, pas de préférences gastronomiques !

Continuer avec son *moi-je-pense-que* malgré les inégalités latentes qui sont montrées, c'est être d'accord avec ces inégalités. Nier l'existence de faits sociaux et ridiculiser les luttes historiques pour l'équité, ce n'est pas donner son opinion : c'est faire un pacte avec la violence.

À côté de cela, il y a ceux qui confondent liberté d'expression et discours de haine. Lorsqu'un individu dit : « Mon opinion, c'est que les noirs et les gays sont inférieurs », ce n'est pas un point de vue différent. Se prévaloir de la liberté d'expression pour distiller le racisme, le machisme, la transphobie ou se cacher derrière l'argument « C'est mon opinion » est un délit. Le racisme est du racisme, le machisme est du machisme, même s'ils prennent la forme d'une opinion. Et ils doivent être combattus.

Appeler les féministes « féminazis » montre une

ignorance historique évidente, mais surtout corrobore le système machiste. Un individu qui connaît un tant soit peu le féminisme ne dirait jamais une telle chose. Mais c'est plus facile pour un homme d'insulter sa collègue que d'admettre qu'il profite du système actuel. Reconnaître le privilège d'être un homme implique un changement d'attitude et de comportement, et nous savons que beaucoup ne veulent même pas réfléchir à cette possibilité. Invoquer un concept d'égalité abstraite quand, concrètement, c'est l'inégalité qui se vérifie, c'est se déresponsabiliser de lutter pour une société plus juste.

Il y a également ceux qui disent que les activistes sont des individus envieux, mués par la rancœur, qui parlent trop – comme si revendiquer les droits que les groupes privilégiés ont toujours eus était la même chose qu'envier la sagacité d'Audre Lorde par exemple (que j'envie pour le coup), poétesse et chercheuse féministe noire, qui a écrit des œuvres aussi importantes que *Les outils du maître ne détruiront jamais la maison de maître*, et *De l'usage de la colère : des femmes noires répondent au racisme*, entre autres. Juger que la lutte pour l'équité est de l'envie, ou de l'amertume, montre à quel point les « experts en opinion » ignorent complètement ce qu'ils se proposent d'analyser. J'ai honte pour eux.

Les individus qui luttent contre les inégalités ne « jouent pas aux victimes » : ce sont les victimes d'un système pervers mais ce sont en même temps des sujets d'action, car ils le dénoncent et luttent pour le changer.

Enfin, il y a ceux qui affirment que les activistes sont extrêmement agressifs (ignorant la réalité agressive dans laquelle nous vivons) et qu'une pensée positive et une posture davantage tournée vers « l'amour » résoudre tous les problèmes. Cette bulle d'optimisme est assez délirante : avoir une posture positive devant la vie est important, certes, mais juger que des problèmes

abandonner  
ses  
privilèges

on n'aurait  
pas une  
lutte en  
chuchotant  
à l'oreille  
de l'  
oppression

sociaux historiques se résolvent de cette façon frise la folie. Est-ce qu'Amarildo<sup>1</sup>, le maçon disparu après avoir été détenu par la Police militaire, n'a pas pensé assez positivement ? Pareil pour Claudia Ferreira da Silva<sup>2</sup>, morte sous les balles de cette même police, à Rio de Janeiro, et dont le corps a ensuite été traîné sur plusieurs centaines de mètres ? S'il vous plaît, épargnez-moi cela !

Nous, féministes noires, devons lutter contre le *moi-je-pense-que*. En soi, des opinions creuses sur des questions aussi sérieuses ne vont pas tuer, c'est vrai – mais je suis sûre qu'elles aident à appuyer sur la gâchette ou à traîner un cadavre dans les rues.

1 En juillet 2013, Amarildo, travailleur de la Rocinha, est arrêté pour un banal contrôle de papiers. Il est emmené au poste de l'UPP (la police de proximité). Il n'a plus jamais été revu, et son cadavre a disparu. De nombreux indices accusent les policiers de cette UPP d'avoir fait disparaître son corps. L'affaire Amarildo est devenue le symbole des violences arbitraires policières. Pour plus d'informations, lire l'article « La pacification des favelas », dans *Je suis toujours favela*, éd. Anacaona, Paris, 2014. (N.d.T)

2 En mars 2014, Cláudia Silva Ferreira, mère de famille sans histoires, est touchée par accident de plusieurs balles par la police alors qu'elle faisait ses courses dans la favela de Madureira, où elle habitait. En premier lieu, elle a été secourue par la police, qui l'a mise dans le coffre de la voiture de patrouille. Mais pendant le trajet, le coffre s'est ouvert et Claudia a été traînée pendant 300 mètres avant que les policiers s'en aperçoivent – sans grande émotion. Pour plus d'informations, lire les nouvelles de Cidinha da Silva ou de Rodrigo Ciriaco dans *Je suis encore favela*, éd. Anacaona, Paris, 2018. (N.d.T)

## LA QUESTION DE LA NARRATION

Lorsqu'on se penche sur la question de la représentation – ou non ! - des personnes noires dans l'art, différentes pratiques discriminatoires se distinguent alors.

### LE BLACKFACE & LE WHITEWASHING:

Au XXe siècle se répand aux Etats-Unis une pratique consistant à peindre le visage des artistes blancs pour les faire jouer des personnages noirs grotesques : profondément raciste, la pratique dite du blackface perdure encore de nos jours, certes sous une forme plus discrète, mais néanmoins violente puisque le but reste de ne pas engager ni montrer des artistes à la peau noire ou jugée « trop » foncée.

Ainsi en 2016, l'actrice Zoe Saldana, choisie pour interpréter Nina Simone dans le film *Nina* (réalisé par Cynthia Mort), a une carnation beaucoup plus claire que la célèbre musicienne et activiste. Afin de ressembler davantage à l'interprète de *My baby just cares for me*, mais aussi de titres engagés pour les droits des afro-américains tels que *Strange Fruit*, *Four Women*, ou encore *To be Young, gifted and black-*, ironie du sort, Zoe Saldana a donc dû se maquiller la peau pour la rendre plus foncée. Que s'est-il passé dans les bureaux de casting ? Ce ne sont pourtant pas les actrices noires à peau foncée, qui font défaut à Hollywood ! Autrement dit : pourquoi faire simple quand on peut faire compliqué ?

Le whitewashing est la pratique inverse du blackface. Elle consiste à blanchir les éléments et ressorts d'une narration initialement porteuse de négritude ou d'une culture racisée. Par exemple, lorsqu'il s'agit d'un film qui s'inspire d'un fait historique ou d'une fiction comportant initialement des personnages noirs, les productions hollywoodiennes vont alors placer des acteurs blancs pour jouer le héros ou l'héroïne et recontextualiser entièrement la fiction pour la faire se dérouler dans un environnement blanc.

## PAS DE SALUT POUR LE PERSONNAGE NOIR!

Quant aux rôles qui échappent à ces tentatives de blackface / whitewashing, il reste encore à éviter les stéréotypes habituellement réservés aux personnages racisés, et notamment noirs, à savoir : mourir en premier, parler avec le fameux « accent africain », être le/la meilleur/e ami/e du personnage principal blanc, doté/e d'une ligne narrative simpliste et sans autre fonction réelle que celle du faire-valoir.

### LES STÉRÉOTYPES ENTRE LA NÉGROPHOBIE ET LE SEXISME

Dans le monde merveilleux (?) du cinéma, les femmes noires sont détenues, prostituées, toxicomanes, employées de maison, tandis que les hommes noirs sont plutôt des racailles, subalternes, dealers, machos. Dans la littérature et l'art pictural on retrouve un cliché qui découle de la colonisation et relègue les femmes noires dans les rôles d'esclaves et de muses au parfums enivrants par les poètes romantiques de la fin du XIXème siècle, avec cette fuite en avant vers des paradis perdus, s'inspirant du mythe du bon sauvage, que l'on observe dans les tableaux du peintre Gauguin.

## LA QUESTION DU PRIVILÈGE BLANC DANS LA MISE EN OEUVRE ARTISTIQUE

### LA CONFISCATION DE LA PAROLE DES NOIRS PAR LES ARTISTES BLANCS

On retrouve dans la narration artistique et dans les dispositifs exposés au public les rapports de domination sociale, présents surtout dans les rôles attribués à chacun.

Des œuvres et performances artistiques qui traitent de la thématique raciale ont ainsi fait scandale, générant les protestations de la communauté noire.

En Europe, l'exposition intitulée "Exhibit B" créée par Brett Bailey\* est un exemple significatif du monopole de la parole blanche. D'un côté, l'œuvre déambulatoire propose aux spectateurs la vision de 12 tableaux vivants mettant en scène des personnes noires dans un décor rappelant les zoos humains et reproduisant une dynamique humiliante et raciste. Le dispositif mis en place par Brett Bailey,

artiste sud-africain blanc, se présente pourtant comme étant à visée antiraciste. Mais il participe en fait à confisquer la parole des concerné/es qui dénoncent sa position d'homme blanc se servant des corps des noirs déshumanisés pour faire passer son message en arguant le fait de ne pas voir les couleurs (sociales). Le privilège blanc est démasqué dès lors que l'artiste n'a pas su questionner sa position de dominant en voulant parler d'oppression aux personnes concernées (qui est le public du Cent-quatre, lieu de l'exposition à Paris en 2014).

La mise en scène artistique orchestrée par des personnes blanches sur les thématiques raciales pose problème lorsqu'elle ne prend pas en compte leurs privilèges et la continuité historique des oppressions que subissent les communautés noires.

En 2015 aux Etats-Unis, l'artiste blanche Ti-Rock Moore et son exposition à visée antiraciste intitulée "Confrontez les vérités, réveillez-vous!" qui est une reconstitution en silicone hyper-réaliste de la mort de Michael Brown, un jeune homme noir tué par la police à Ferguson, fait partie de ces artistes controversés qui ont suscité une vive polémique. Cette œuvre, de par son hyper-réalisme et la violence du drame reproduite par l'artiste sans questionner véritablement l'impunité policière, avait profondément heurté la sensibilité du père et de l'entourage du défunt victime de violences policières. La communauté afro-américaine avait réagi en dénonçant le manque de respect envers les corps des défunts noirs systématiquement déshumanisés et l'opportunisme de Ti-Rock Moore.

### **L'APPROPRIATION DES CULTURES NOIRES PAR LES CRÉATEURS ET ARTISTES BLANCS**

L'appropriation culturelle est un problème récurrent dans le monde artistique. Il s'agit pour la culture dominante de copier des aspects esthétiques caractéristiques des cultures dominées en vue de les exploiter commercialement. Cette pratique très répandue participe à l'invisibilisation des dominés qui se retrouvent dépossédés de leur voix et de leur culture. Des groupes tels que les Massaï, les Berbères, les Peules ou le mouvement Rastafari qui sont très attachés à leurs traditions et à leur valeurs en sont les victimes. Le public étant friand d'exotisme, les artistes et créateurs blancs

n'hésitent pas à s'approprier l'esthétisme, l'aspect folklorique et les pratiques rituelles en les dépouillant de leur symbolisme et de leur sacralité pour en faire quelque chose de consommable et de mainstream. Cela s'opère dans tous les domaines: la mode vestimentaire, la joaillerie, l'art culinaire, la musique, la peinture, l'art capillaire, l'architecture.

Pour exemple, dans le milieu de la danse on observe que les cultures et pratiques comme le twerk issues du dancehall, d'abord qualifiées de hardcore, gagnent en respectabilité en devenant juste dans la tendance vulgaire quand ce sont des artistes blanches qui se les approprient. Il en est de même pour les styles capillaires comme les dreadlocks, les cheveux crêpés, les tresses cornrow, etc...

Les cultures noires, à travers les arts, ont toujours rayonné de par le monde et possèdent une essence et une vibration qui est indéniablement puissante. Rien que dans le domaine de la musique, de nombreux mouvements musicaux issus des cultures noires et révolutionnaires se sont vus réutilisés par des structures mainstream pour être exploités dans la culture pop: le jazz, le blues, le reggae, le rock, le punk, le rap, le r'n'b... Ce processus d'appropriation culturelle amène à des pratiques artistiques vides de sens, lissées et calibrées selon des critères blancs, qui perdent leur message revendicatif original et gagnent en marketing. On peut dire que le public blanc aime la culture noire, mais il l'aime sans les noirs.

## **STRATÉGIES ADOPTÉES ET EXISTANTES**

### **DÉCOLONISER LES ARTS**

Avec la crise économique et les baisses de subvention que subit de plein fouet le monde de la culture, il est difficile pour un citoyen ordinaire de démarrer et pérenniser une carrière artistique. En plus de ces difficultés générales, des freins supplémentaires ralentissent les artistes non-blanc/ches dans leur ascension. Plafond de verre, quand tu nous tiens...

nous sommes différents. C'est un mythe auquel il convient de mettre fin. Je ne suis pas discriminée parce que je suis différente : je suis devenue différente à travers la discrimination. C'est au moment de la discrimination que je suis montrée du doigt comme telle. Il faut déconstruire le racisme et décoloniser la connaissance. Parfois on a l'impression que ce ne sont que des mots, mais ils renferment une construction théorique immense.

Du fait de l'augmentation ces dernières années des étudiants noirs dans les universités et aussi grâce à Internet qui, malgré ses limites, permet à des individus noirs de confronter les récits, il y a une réaction forte de certains individus blancs qui inversent le discours et disent qu'il existe un « racisme à l'envers » de la part d'individus noirs agressifs qui refusent le dialogue. Voyez-vous cela comme une façon de vouloir interdire les récits des individus noirs ?

Encore une fois, cela a à voir avec la démystification. Le racisme est lié au pouvoir, aux privilèges. Historiquement, la population noire n'a pas de pouvoir. Le racisme est une problématique blanche, et il nous faut donc commencer par la démystifier. Au sein de communautés marginalisées, il peut y avoir des préjugés, c'est une chose, mais c'est le pouvoir qui est à la base du racisme.

Parce que nous sommes vus comme différents, et parce que cette différence est considérée problématique, nous restons à l'écart des structures de pouvoir : c'est le racisme structurel, institutionnel, universitaire, du quotidien, etc. Quand nous savons ce qu'est le racisme, nous savons que, indépendamment des conflits entre les différentes communautés, il n'y a pas de racisme à l'envers. Quand un système est habitué à tout définir, à bloquer les espaces et les récits, et que grâce à un processus de décolonisation nous commençons à entrer dans ces espaces, à raconter et à apporter des connaissances qui n'avaient jamais

été présentes dans ces lieux, bien sûr que c'est vécu comme quelque chose de menaçant.

Il va falloir abandonner certains privilèges. Cela fait partie du processus que les individus doivent supporter, et que je ne vois pas comme une violence – alors que le racisme, lui, est d'une grande violence.

Il ne faut pas accorder d'importance à ces voix. Nous devons nous concentrer sur nos compétences, sur la façon dont nous transformons l'ordre du jour et le dialogue. Ce qui m'intéresse, ce sont les gens qui dialoguent avec moi, pas les autres voix. En tant que femmes noires et féministes qui décolonisent la pensée, nous devons apprendre à nous focaliser sur la bonne énergie.



*Brown Girl in the Art World I, 2016*

Do you remember catching sight of your mum after loosing her in the supermarket? That soft landing when you see her down the aisle and you are safe. This is the way it feels when seeing another brown girl in a room full of white people... Safe.

My favourite poem is by a great friend of mine, Jemima Khalli. Someone who gives me that safe feeling.

There is an awareness within us  
of one another  
tying eyes  
when we cross footpaths  
and sinking into where we are  
- women of colour

When you are a woman of colour you are a part of something so so soft. A link in a chain. Hand in hand, always. Being 6 years old, alone down the cereal aisle in Aldi is how it feels, for me, to be alone in a room of white people.

Actually, that's a good way to describe the art world: A room of white people. The other day I went to my first symposium that my wife had organised on 'artist led spaces.' I have just become an artist in an artist led space so I felt as though this may be something I could resonate with.

I am the only person/artist of colour in the artist led space that I am involved in. I was also the only person of colour amongst the 20 plus people that were in that room, sitting opposite a panel of white people.

I sit and observe, I'm uncomfortable as I am the only person not having a conversation. Small electric shocks of anxiety keep pulsing through my veins as time goes on and still no one has even dared to make eye contact with me. The coffee encourages the anxiety and I am left thinking about how if someone was to talk to me perhaps we'd spark a real good conversation and exchange Instagrams. Networking, the dream.

Melissa Harris-Perry is the author of a book called 'Sister Citizen.' She's also a professor in political science. She's the definition of a boss ass bitch. In the book, she references research called 'the crooked room.' They would take someone and put them in a dark room and when the lights are turned on, all the angles of the room are crooked and everything is tilted differently. sitting on a movable chair, the person's responsibility is to find the upright. It's basically asking how dependent are we perceptually on the things that we can see when figuring out what is up and down.

Most people are field dependent and they would get themselves tilted in that chair as much as 45 degrees but perceive themselves as straight up and down because they are inline with the crooked images all around them (lol society).

Harris-Perry describes being a black woman in America as being in a constant crooked room. Society presents to us a series of crooked images that makes it hard to figure out what the true upright is.

Mate, this shit is like being a woman of colour full stop. But let's talk about the hashtag ART WORLD which I am now describing as a crooked room of white people which I have snuck into and am standing in the corner. The art on the walls is exploring the identity of the white male. To the field dependent people aka the majority of the (art) world, this room is upright, they can stand peacefully even though it's only at 45 degrees, because their chair is inline and adjusted perfectly to allow them to view the ceramic pot that's been made by the white boy and his mum. The work "explores his identity and their relationship" - stuff that those people can really resonate with. They stand alongside it comfortably while discussing last week's PV, wine in hand. Meanwhile the person of colour is well aware that the room is at a 45 degree angle and the blood is rushing to their head and they finna pass out while wondering what the relevance of this shit is. Is it just to take up space so there's no room for PoC? Prolly.

And so what happens when the room is upright to the minority? The wine starts to spill from the glasses of the white people. The work on the walls is too political, too girly, too angry, too black, too scary, too confronting. I spot a woman of colour across the room and I am safe. BUT everyone else has lost their shit so we go back to the comfortable 45 degrees. An example of the journey back to the 45 degrees is when Tate Liverpool had Glenn Ligon: Encounters & Collisions alongside Jackson Pollock: Blind Spots. I sat in the gallery and watched people walk straight past Ligon's carefully curated show exploring race, gender and sexuality in visceral, vibrant ways. They had come to see Pollock, and Ligon's show was "too political" for them. Apparently some white gallery visitors actually complained about the use of the word Nigga in one of his paintings.

Last night I went to a PV in someone's flat (hold tight it's 2016). A Caucasian exhibition in a Caucasian home. I didn't speak to anyone. Some guy legit came up to my wife and I and only introduced himself to her and started a conversation. Must be nice. I spent my time looking out the window, the world was still beautiful. The more I make art the more I fall in and out of love with everything. I'm just trying to work out what the upright is. It's exhausting and it hurts. To women and to artists like myself, you are not weak for struggling. This stuff is real hard. And to Basquiat, I apologise, as we are still tired of seeing white walls, with white people, with white wine. We will get there one day.

- Rene

CV

Brown girl in the art world III

How to Avoid Being Attacked

This all belongs to you

Do you remember Olive Morris?

Brown girl in the art world II

Brown girl in the art world I

Collabs

Contact